

B i b l i o t h è q u e
des
HISTOIRES

L'intelligence de la Chine

Le social et le mental

par

JACQUES GERNET

nrf
Éditions Gallimard

INTRODUCTION

Des textes aux sujets divers ont été réunis ici. Ils concernent la société et les systèmes politiques, les attitudes mentales et les courants intellectuels en Chine à différents moments de son histoire. Un itinéraire personnel, dans lequel ont joué aussi bien des orientations de départ et des curiosités particulières que des sollicitations extérieures, explique cette diversité.

Parce que la Chine est lointaine et qu'on ignore aussi bien l'exubérante richesse de sa civilisation que ses profondes transformations au cours de trois millénaires et demi, son étude semble être chez nous une spécialité parmi d'autres. Mais il en est de la Chine comme de notre Occident depuis son plus lointain passé. On oublie trop souvent à son propos les véritables dimensions du temps et des espaces. Par son étendue, la diversité de ses régions et de ses langues, les influences qu'elle a exercées et celles qu'elle a reçues de toute l'Asie, la Chine ne peut guère être comparée qu'à notre Europe. Bien que les pays chinois aient été unifiés pour la première fois dès la fin du III^e siècle avant notre ère et que la Chine ait connu à nouveau plusieurs époques d'unité, on oublie trop aussi ses longues périodes d'anarchie, de division, d'occupation partielle ou totale par des populations étrangères. Elles n'ont ni moins d'importance ni moins d'intérêt que les autres. À chaque réunification, c'est un nouvel État qui s'est reconstitué, fort différent à tous égards de ceux du passé. Le cliché d'une Chine immuable, d'autant plus apprécié du grand public qu'il est flatteur pour notre orgueil, n'est que le produit de l'ignorance.

Simple succession de dynasties et vaine répétition du passé pour le profane, l'histoire de la Chine a un sens. De grandes tragédies l'ont marquée; l'organisation sociale, les institutions, le système politique, les conceptions y ont connu des transformations considérables; les hommes ne sont pas les mêmes d'une époque à l'autre. Mais, pour beaucoup de ceux qui portent jugement sur cet univers, rien de tout cela ne touche à l'essentiel : l'essentiel est qu'on ne retrouve pas en Chine les mêmes données qu'en Occident, et cela surtout à partir des Temps modernes : pas d'essor d'une bourgeoisie, pas de capitalisme marchand, pas de sciences expérimentales, pas de machinisme. L'histoire de la Chine ne peut donc être mise en parallèle avec celle de l'Europe. Qu'importe que la reproduction du livre en Chine, six siècles avant Gutenberg, ait eu des effets décisifs sur le développement des connaissances et les transformations de l'État et de la société : il ne s'agissait que de xylographie et non d'imprimerie; l'horloge astronomique chinoise à échappement attestée au XI^e siècle a permis une précision dans la mesure du temps qui ne sera égalée qu'à partir de Huygens, mais l'échappement chinois n'a pas eu de postérité et ne mérite pas ce nom, puisque, mû par l'eau, il n'était pas du type européen; il en va ainsi de tout le reste : dans aucun domaine de l'art, du savoir et de la pensée, les choses ne se présentent en effet comme chez nous. Une fois posé en principe que les données occidentales, dans les formes mêmes où elles sont apparues, sont les seules qui méritent d'être prises en compte dans l'histoire des sociétés et des connaissances, rien de ce qui concerne la Chine, dans son expérience historique, ne peut en effet avoir de signification. Mais c'est refuser à la fois la relativité des civilisations et leur solidarité de fait dans une histoire qui serait enfin véritablement universelle. Nous ne serions pas ce que nous sommes sans la Chine.

La Chine n'est pas l'Orient, ce que du moins nous appelons ainsi de façon traditionnelle et qui s'applique aux pays de la Méditerranée orientale et du Proche-Orient, bien moins éloignés de nous que de la Chine, à la fois par les distances qui nous en séparent et par toute leur histoire, si intimement mêlée à la nôtre. En confondant avec cet Orient familier l'autre versant de notre continent eurasiatique, celui qui s'étend du Pacifique au cœur de l'Asie et de la Sibérie orientale à l'Insulinde, nous oublions combien il nous reste étranger par toutes ses références et tout son passé. Pour cette seule raison, la Chine, dont

l'influence a été prépondérante dans cette partie du monde, mérite plus qu'un intérêt de curiosité, à la fois pour l'histoire comparée des hommes et de leurs civilisations, et pour notre ouverture sur le présent, car nous ne pouvons plus nous croire seuls au monde. Malgré toutes les transformations de notre univers en un demi-siècle, les pays d'Extrême-Orient se rattachent comme les nôtres à leur passé par leurs racines les plus profondes.

Il est des domaines où la réflexion ne se heurte pas d'abord à tant d'obstacles. L'équivalent de tout ce que nous avons appris depuis l'enfance sans même y prêter attention, puis au cours de nos études, nous manque dès qu'il s'agit d'une civilisation qui nous est étrangère en toutes choses. À l'absence des innombrables connaissances indispensables à la compréhension des réalités et des écrits les plus ordinaires, s'ajoutent les difficultés d'une langue dont l'écriture, insensible aux transformations de l'histoire, n'a cessé d'accumuler sens et formules, de sorte que, ce qui, pour un Chinois cultivé, était allusion évidente, nous reste souvent lettre morte. Mais il y a plus. Il n'est guère chez nous d'époques ou d'œuvres importantes qui n'aient été étudiées, scrutées, analysées sous toutes leurs faces depuis des siècles. Rien de tel pour l'histoire de la Chine, ni pour l'océan des textes chinois dont seul un très petit nombre a fait l'objet d'études et, plus rarement encore, de traductions dans nos langues. Or d'après une évaluation digne de foi, plus d'ouvrages avaient été publiés en Chine avant le milieu du XVIII^e siècle que dans le reste du monde, pour ne rien dire du nombre inépuisable des inscriptions et de la surabondance des témoignages archéologiques. Pour l'essentiel, un immense effort reste à faire pour connaître la Chine.

Parce que nous sommes gens d'Occident, toute étude qui la concerne est pour nous implicitement comparative. Mais, tant qu'à faire, mieux vaut que le comparatisme soit délibéré. Suggérée par le rapprochement des données chinoises avec celles de notre monde classique, médiéval et moderne, l'idée paraît s'imposer que les différences entre civilisations sont le résultat d'itinéraires historiques différents : les directions prises à certains moments de leur développement les ont orientées dans des voies qu'elles ont explorées de préférence, et dont elles ont tiré parfois le meilleur parti. Il en est ainsi, en Chine, de l'État comme réa-

lité abstraite, de la prédominance d'une agriculture de plus en plus savante et intensive, des origines de sa tradition historiographique, de ses formes d'art et de ses modes de pensée, de son écriture si étrange et qui semble inutilement compliquée à qui est accoutumé à la simplicité des alphabets. Tout, ou du moins l'essentiel, semble s'être décidé dans cette période de grands bouleversements qui se situe entre les v^e et iii^e siècles avant notre ère.

Il est une psychologie implicite qu'on tient volontiers pour universelle : celle de l'homme moderne, adulte et occidental. À cette psychologie qui ne pose pas de questions, j'ai préféré celle qui veut que les notions, les concepts, les sentiments même, aient une histoire, et qu'en somme les hommes soient partout le produit de leur expérience collective. Voilà sans doute qui oblige à s'interroger, mais ce n'est pas sans profit. Un éleveur nomade ne peut avoir les mêmes notions du temps, de l'espace et de l'action humaine qu'un agriculteur sédentaire; les penseurs chinois, même les plus originaux, n'écrivent pas au gré de leur fantaisie : ils empruntent, comme les nôtres, à un riche ensemble de traditions et témoignent ainsi sur un autre univers mental; la foi religieuse n'est pas d'abord cette vague aspiration à un au-delà que certains considèrent comme une des données a priori de la conscience; elle relève partout d'une histoire sociale, politique et mentale particulière, de sorte que la foi n'est pas seulement affaire de conviction individuelle et que ce qu'on nomme spiritualité ne peut guère être isolé de certaines réalités des plus concrètes. Dans toutes les cultures, l'homme ne cesse de se former et se transformer.

Je me suis intéressé à ce que les gens faisaient, non pas à titre individuel, mais de façon collective, avec l'idée que leurs comportements étaient en rapport avec ce qu'ils pensaient. Certaines formes de concentration mentale héritées des milieux bouddhiques — et plus anciennement du taoïsme — m'ont semblé avoir quelque rapport avec l'idée que les lettrés chinois du xi^e siècle se sont faite de l'ordre cosmique et des origines de la morale. Si certains, à certaines époques, ont voulu se faire enterrer nus ou se suicider par le feu, ont pratiqué si volontiers l'examen de conscience, ont pris l'habitude de se réunir pour juger de la conduite de chacun, ces actes n'ont rien de gratuit ni d'arbitraire. On y découvre, en même temps que les particularités de leur époque, les traces d'un passé plus ancien.

Il n'est pas indispensable qu'un livre ait une unité. Si celui-ci, malgré la diversité de son contenu, en a une, elle tient peut-être aux convictions de son auteur. Mais il se pourrait aussi que les liens soient plus subtils : ceux qu'on devine entre la préférence chinoise pour les accommodements plutôt que les conflits dans la vie sociale et le rôle éminent de la notion d'opposition complémentaire dans le domaine de la pensée, entre les modes de lecture du monde et le type d'écriture, entre le goût de l'allusif en littérature et celui des dispositifs visuels, immédiatement lisibles, dans les pratiques divinatoires comme en mathématiques... L'écriture est en Chine chose de plus de poids que la parole. Toute la pensée savante, philosophique ou mathématique, s'appuie sur le dessin et sur l'écrit, sur l'analyse de sites et de configurations stratégiques, autres formes d'écriture. Les hexagrammes du Livre des mutations y ont servi de thèmes de réflexion aux plus éminents penseurs. Il est remarquable qu'on ne trouve pas en Chine, comme en Inde ou à Rome, de formules sacramentelles qui auraient à elles seules des effets créateurs, religieux ou juridiques. Entre le social et le mental, il se pourrait qu'une mystérieuse alchimie ait tissé un réseau de relations.

I

POLITIQUE ET SOCIÉTÉ

Les deux premiers textes de ce recueil portent sur une des grandes et des plus préoces créations de la civilisation chinoise : l'État, comme réalité abstraite fondée sur la claire distinction du public et du privé, et comme ensemble d'institutions et d'organes autonomes, soumis à des règlements objectifs. Chose étrange et qui place la Chine en dehors de ce que nous serions tentés de considérer comme la norme : la ville, dont le rôle a été chez nous si capital, depuis la polis grecque jusqu'aux villes franches du Moyen Âge, n'est pas en Chine le foyer à partir duquel s'est constitué le pouvoir politique. Il lui est pour ainsi dire extérieur, non urbain, mais territorial. On peut s'interroger sur cette différence remarquable. Elle tient sans doute à la façon dont ce pouvoir s'est formé lors des grandes mutations de l'époque des Royaumes combattants, entre le v^e et le iii^e siècle avant notre ère. Condamnés, sous peine de périr, à accroître leur puissance guerrière et l'abondance de leurs réserves agricoles pour triompher de leurs rivaux, les chefs de royaumes ont été conduits à étendre leur pouvoir aux dépens des privilèges rituels et territoriaux détenus par les familles nobles qui leur étaient apparentées. Ils ont cherché d'abord à soustraire à l'emprise de ces familles les territoires nouvellement conquis en les contrôlant directement, et c'est de l'extension de ce nouveau type de pouvoir territorial à l'ensemble du royaume que sont issus en Chine les premiers États entièrement centralisés, administrés par des agents nommés, rétribués, promus ou dégradés en fonction de règles objectives. Dans un tel contexte et dans la mesure même où elle pouvait constituer un centre de résistance au pouvoir central, la ville devait lui être subordonnée. Il fallait qu'elle fût englobée dans des structures plus

vastes qui en facilitaient le contrôle, de sorte que l'unité de base en Chine est la commune rurale ou le quartier, et non la ville.

Mais la substitution d'armées de fantassins paysans aux chars nobles de l'antiquité, en même temps que les défrichements, l'aménagement et les allocations de terres, ont aussi puissamment aidé à l'élimination de l'ancienne noblesse et à la formation de ces États. C'est ainsi que les anciens pays chinois finirent par être unifiés par Qin en 221 avant notre ère. Par la suite, chaque fois qu'il s'est reconstitué après des périodes d'anarchie ou d'affaiblissement, l'État a toujours eu intérêt à empêcher la constitution de grands domaines; l'un de ses soucis les plus constants a été de protéger la petite exploitation paysanne, principale source de ses revenus. Mais il est bien loin d'y être toujours parvenu.

L'influence des guerres entre royaumes entre le v^e et le iii^e siècle avant notre ère est sans doute aussi responsable de la priorité donnée à la culture des céréales à partir de cette époque (blé au Nord, riz au Sud) et de la tendance à une agriculture de plus en plus savante et intensive qui l'a rapprochée finalement du jardinage. Après le très rapide essor démographique du xviii^e siècle, cette agriculture a mené la Chine à une impasse : aux environs de 1800, les rendements et les superficies cultivables de façon permanente ont atteint leurs limites, cependant que la population continuait de croître.

Il s'est produit, dans l'histoire du système socio-politique de la Chine, deux transformations capitales. La première, à la fin de l'antiquité, vient d'être évoquée; la seconde, après quatre siècles de déclin de l'État, dominé par de grandes familles aristocratiques, puis rétabli avec leur appui lors de la première réunification de la Chine à la fin du vi^e siècle, est la constitution, aux environs de l'an mille, d'un pouvoir central dégagé de toute tutelle et prenant appui sur une classe étendue de familles lettrées. À ce nouveau type d'État, de nature non plus militaire, mais civile, devait succéder, après la domination mongole et la libération de la Chine par les Ming (1368-1644), cette combinaison étrange de traditions tribales de la steppe et de traditions étatiques chinoises que constitue l'empire sino-mandchou (1644-1911).

Une fois libéré de la tutelle des aristocraties militaires, le pouvoir impérial n'a cessé de se renforcer et d'exercer un contrôle de plus en plus étroit sur les agents de l'État au moyen d'une réglementation proliférante. Le déséquilibre entre la toute-puissance de l'administra-

tion centrale et la faiblesse des pouvoirs locaux, la paralysie provoquée par cette centralisation abusive et la multiplication des règlements ont été dénoncés par plusieurs auteurs du xvii^e siècle, partisans d'une certaine autonomie régionale et d'une réelle liberté d'action pour les agents de l'État au niveau local.

La société chinoise a toujours préféré la prévention des délits à leur répression, l'éducation à la rigueur des lois, la diplomatie à la guerre, les accommodements aux conflits. L'idéal est de vaincre sans même avoir à combattre. C'est là peut-être une de ses particularités les plus originales. Seul le droit pénal est codifié; tout le reste relève des coutumes locales et de l'arbitrage. L'étude du Code des Tang montre combien on a pris soin en Chine de prévenir les délits en sanctionnant la simple négligence. On comprend aussi combien fut et reste importante la notion de face, bien différente de ce qu'a été chez nous le point d'honneur, car elle implique une subtile appréciation des rôles et de la position de chacun. Faire perdre la face à son adversaire, c'est le mettre dans une situation sans issue et rendre tout accommodement impossible. Les habitudes collectives, les mœurs et l'éducation, commencée dès le plus jeune âge, ont toujours été conçues en Chine comme le plus sûr fondement de la bonne entente entre les hommes.

Mais cela plus encore à partir du moment où, avec le développement des classes instruites, a triomphé, aux environs de l'an mille, ce que nous appelons le néo-confucianisme, vaste mouvement d'inspiration rigoriste qui visait à une moralisation générale de la société et qui a occupé en Chine une place assez comparable à celle du christianisme en Occident. C'est à partir de cette époque, avec la reproduction courante de l'écrit et l'extension du système des concours, que l'éducation des hautes classes est devenue essentiellement livresque et que s'est renforcée la tendance au contrôle des impulsions, à la discipline personnelle et à l'autocritique. Il était donc justifié de faire une large place à ce mouvement ainsi qu'à l'histoire de l'éducation, des académies, des associations à fins éducatives, et, pour finir, au système d'examens et de concours qui permettaient d'accéder aux fonctions publiques, seule issue pour s'élever dans la société chinoise à partir des environs de l'an mille. Examens et concours, que nous avons empruntés aux Chinois, ont eu en Chine, sur l'éducation, la culture et la société, les mêmes effets pervers que chez nous.

JACQUES GERNET

L'intelligence de la Chine

Le social et le mental

Même s'il existe des constantes qui tiennent aux caractères fondamentaux et les plus durables de chaque civilisation, la thèse de l'immobilisme chinois est trop absurde pour qu'on s'attache à la réfuter. Nous ne connaissons bien que ce qui nous touche de près : notre univers d'Occident. La civilisation chinoise inviterait sans doute à d'autres conceptions du religieux, de l'économique, du social et du politique. Mais elle souffre d'un redoutable handicap : à peu près ignorée même dans ses aspects les plus élémentaires, elle présente à ceux qui l'abordent les plus redoutables obstacles en raison de ses singularités, des difficultés de sa langue écrite, de sa richesse, de son évolution et des ruptures qu'elle a connues au cours de trois millénaires et demi. Aucune étude n'invite autant à la modestie.

L'auteur a réuni ici des textes parus entre 1955 et 1992. Ils touchent à des aspects divers et à divers moments de cette longue histoire. Leur intérêt n'est pas simplement celui de la connaissance d'un univers exotique : dans la mesure même où diffèrent toutes nos références et l'histoire dont nous sommes les héritiers, ils nous concernent directement. En témoignent, en particulier, l'influence des plus anciens usages rituels et religieux de l'écriture dans la formation de l'imposante tradition historiographique de la Chine ; le rôle déterminant de la révolution étatique, fondatrice d'un pouvoir non plus centré sur la ville et morcelé comme jadis en Occident, mais territorial et unifié ; l'importance attachée au milieu et aux premières impressions de la vie ; les transformations contemporaines de la reproduction courante du livre au XI^e siècle ; l'intérêt porté au changement et aux oppositions non exclusives, et l'absence de toute idée de réalités immuables.

Jacques Gernet, professeur honoraire du Collège de France, a notamment publié dans la même collection, en 1982, Chine et christianisme. Action et réaction.



Extrait de la publication
94-III A 73569 ISBN 2-07-073569-9

160 FF tc